



Le meilleur ouvrage sur la soul paraît enfin en français

Peter Guralnick, l'auteur de «Sweet Soul Music», l'avoue sans peine: lorsqu'il s'est lancé dans l'écriture de son bouquin, il se faisait une idée assez caricaturale de ce qu'était la soul. Pour lui, en gros, elle était l'antithèse de la Motown: une musique pure, vierge de toute compromission ou concession aux impératifs commerciaux, un miroir presque fidèle des grands bouleversements que connaissait l'Amérique, l'expression privilégiée de toutes les aspirations d'une communauté qui, malgré les obstacles qui s'accumulaient sur sa route, voulait à tout prix croire en des lendemains meilleurs. Cette vision quelque peu idyllique (d'aucuns diront naïve) et en tout cas très théorique, n'allait pas tarder à être battue en brèche par les multiples témoignages que Guralnick recueille pour les besoins de son enquête. Pour commencer, contrairement à lui, ses premiers interlocuteurs ne font aucune différence entre soul et rhythm'n'blues. Pour eux, c'est strictement la même chose. Jerry Wexler, le vice-président d'Atlantic, n'hésite pas à dire que la soul n'est «qu'une étiquette, une invention sémantique», un vulgaire argument commercial. Le mot a son importance, car «Sweet Soul Music» est l'histoire d'un business, tout autant que celui d'une musique, et son sous-titre pourrait (devrait) être «Rhythm & Blues, Capitalisme Sauvage et Rêve Sudiste de Liberté». James Brown est bien sûr un chanteur incroyable, mais c'est aussi un

entrepreneur audacieux, qui au faîte de sa gloire possède un label, plusieurs stations de radio et un jet privé. Prototype du Noir qui a réussi, il peut s'enorgueillir de multiples surnoms («Frère de Couleur #1», «Parrain de la Soul», «Premier Ministre du Funk»), mais celui dont il est sans conteste le plus fier, c'est bien sûr celui de «plus gros travailleur du show business». Idem pour Solomon Burke, qui avant de percer dans la musique s'est d'abord bâti un empire dans les pompes funèbres. Quant à l'épopée de labels comme Stax et Fame, c'est d'abord l'histoire «d'hommes et de femmes qui ont contourné le monopole des majors, en découvrant non pas une musique nouvelle mais un nouveau marché». Aucun d'entre eux n'a consciemment choisi d'être un label de soul. Au contraire, ils ont tous deux commencé par tâter du rock'n'roll ou de la country, avant de se spécialiser dans la soul, parce que le marché s'était révélé porteur. De tout ça, il est bien sûr largement question dans «Sweet Soul Music», mais il n'est pas nécessaire d'être un libéral convaincu, ni même un adhérent du Medef pour apprécier l'ouvrage de Guralnick. Celui-ci contient fort heureusement son lot d'informations inédites et d'anecdotes savoureuses, qui font qu'on dévore ses 500 pages avec gourmandise. Le chapitre consacré à Solomon Burke, par exemple, est un must, qu'il s'agisse de l'histoire abracadabrante de ce concert, au fin fond du Mississippi, devant 30.000 membres du Ku Klux Klan réunis pour leur grand raout annuel, ou de cette autre histoire encore plus incroyable, qui vit Solomon négociant habilement (et à son insu) avec le propriétaire de l'Apollo de Harlem le droit de vendre des biens commerciaux dans l'enceinte de son théâtre, pour écouler tout un stock de pop-corn (15.000 sachets) qu'il avait récupéré on ne sait trop comment. Mieux. Même s'il a été écrit il y a près de 20 ans, «Sweet Soul Music» n'a pas pris une ride. Juste quelques kilos, comme Solomon. - *Vincent Tarrère*

Sweet Soul Music - Rhythm & Blues et Rêve Sudiste de Liberté
Traduit de l'anglais par Benjamin Fau,
Editions Allia